

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

ADMINISTRATION

REDACTION

45

PLACE JACQUES-CARTIER

MONTREAL

ABONNEMENT

UN AN - - \$0.50

Strictement d'avance



JOURNAL QUI FAIT DANSER

ANNONCES

MEASURE AGATE

1ere insertion - - 10 centes

Autre " " " " " "

A LONGS TERMES

CONDITIONS SPECIALES

LE NUMERO

UN CENTIM

VOL. I

MONTREAL, SAMEDI, 29 JANVIER 1887

No 19

Guide du duelliste indelicat

Suite.

XXVII

LE COUP DU BEC DE CORBIN.

L'homme n'est pas parfait, n'est-ce pas, c'est connu.

Il peut donc très bien se faire, qu'un jour, en vous promenant, vous aperceviez une femme se jeter par-dessus le pont, et qu'il vous vienne aussitôt la malencontreuse idée de la repêcher.

Le mouvement est irréfléchi, me direz-vous.

Eh ! parbleu, je le pense bien, autrement où serait l'excuse ?

Vous retirez votre redingote, votre chapeau, votre gilet, vous plongez, vous sauvez la dame.

Qu'arrive-t-il ? C'est que, premièrement : des gens qui ont cru que vous aviez pris vos vêtements en dégoût, s'empressent de les ramasser et de filer avec.

Deuxièmement : c'est que si quelques badauds vous disent des choses aimables, le mari de la dame, ne vous pardonne pas... d'avoir commis une extravagance qui aurait pu vous coûter la vie.

Si c'est une dame âgée, les héritiers sont furieux.

Bref c'est une mauvaise affaire que vous vous êtes mise sur les bras.

Il y aura tôt ou tard une provocation à votre adresse.

Préparez-vous à en sortir honorablement, en étudiant le coup suivant :

Rendez vous sur le terrain en botant d'une façon très marquée, et sur l'observation probable des témoins, déclarez vouloir vous battre quand même.

Seulement, votre douleur doit être déclarée tellement vive, que pour vous soutenir vous affirmiez la nécessité pour vous d'avoir une canne, afin de vous permettre de rompre ou d'avancer.

Cette canne qu'on vous tolère, — tout en admirant votre courage et en désespérant de votre peau, — devra être terminée par un gros bec rond.

Vous tenez votre épée de la main gauche, et tout en grimaçant de souffrance, vous y allez d'une ou deux passes.

Là, un de vos témoins dit aux trois autres : " Oh ! messieurs, voyez donc la-bas ! "

Les autres se retournent pour voir là-bas ; vous profitez de cet instant, et pendant qu'on ne vous voit pas, vous ramassez la jambe droite de votre adversaire avec votre bec de canne, et dès qu'il est par terre : Vlan !

L'honneur est tellement satisfait qu'il en tombe en enfance, on est forcé de le remettre en nourrice.

XXVIII

LE COUP DE LA SANDALE.

Vous êtes d'un certain âge, vous avez vos petites habitudes, c'est tout naturel. Ainsi, par exemple, vous prisez ; eh bien ! il peut parfaitement arriver que, dans un moment de distraction, vous introduisiez votre petite prisette dans l'œil de votre propriétaire au lieu de vous la fourrer dans le nez.

La classe bourgeoise, qui n'a pas la distinction des gens néés, a pu d'égards pour ce qu'on appelle le monde, le vrai, le nôtre. Loin de s'affliger sur votre état mental,



A OTTAWA

LADÉBAUCHE.—Vite, Johnny, mets toi en place avec tes jockey. Tu vois bien que Blake est déjà prêt. JOHNNY.—Mon meilleur cheval n'est pas en bonne condition. Tiens ! v'là t'y pas que le cheval de Chapleau commence à ruer le mien. Ça ira mal, si on n'a pas plus d'ordre sur notre track. Hola ! Chapleau, arrive ici. Tu n'a pas d'affaire à parler avec Blake. Il n'a rien de bon à te dire.

cette espèce de propriétaire criera, vous dira de ces mots qui déshonorent le larynx.

Ce drôle se permettrait de vous appeler vieille bête qu'il ne faudrait pas s'en étonner. Ne pas s'en étonner, c'est bien, mais le tolérer, ce serait plat.

Soyez gentleman, et répondez à ce manequin :

—Monsieur, mes cheveux quoique blancs ne se laisseront pas marcher sur les pieds, demain vous aurez l'honneur de recevoir de mes nouvelles.

Résultat : rencontre.

Avant l'action, et sous prétexte d'habitude de votre part, mettez des sandales de salle.

Placez-vous en garde, faites quelques passes, puis, tout d'un coup vous rompez, et en vous équilibrant sur la jambe gauche, lancez de la jambe droite votre sandale dans la figure de votre adversaire.

Retombez en pointant, et au moment où votre vis-à-vis est encore sous le coup de l'étonnement, parfait vous avez saisi.

Ses témoins vous feront peut-être une observation ridicule, mais vous n'avez qu'à leur montrer vos sandales en disant : C'est un petit malheur, mais que voulez-vous, elles me sont un peu grandes.

L'honneur sera tellement satisfait, qu'il achètera des lunettes vertes pour les chevaux de fiacre qui ont la vue fatiguée.

XXIX

LE COUP DE LA POLICE.

A Paris, les bureaux de tabac sont tous munis d'un appareil constamment allumé, suspendu à un petit tuyau de caoutchouc, dans lequel passe le gaz, et à l'aide duquel les fumeurs allument leur pipe ou leur cigare.

Or, un jour, étant dans un bureau, vous tenez l'allumoir, et vous vous apprêtez à enflammer une cigarette, quand un monsieur s'approche, le cigare aux lèvres.

Par politesse vous lui offrez du feu ; non moins poli que vous, ce monsieur refuse en disant : Après vous.

Vous ne vous tenez pas pour battu, vous rapprochez l'allumoir de son cigare, le feu jaillit, et pour peu que vous n'avez pas l'œil bien juste, vous lui enflez la flamme dans une narine.

Loin d'apprécier votre prévenance, ce monsieur prend un air vexé et vous traite de maladroit.

Pouvez-vous endurer ça ? — Non c'est impossible.

Cependant, comme vous l'avez froissé — sans le vouloir, il est vrai — vous vous sentez dans votre tort.

Ne répondez pas une chose désobligeante à ce monsieur, les expressions malsonnantes ne sont d'ailleurs pas de votre goût. Votre nom, votre situation, votre dignité s'y opposent, contentez-vous de lui bourrer un bon coup de pied dans le ventre, et attendez ses témoins.

Si à la réflexion vous ne vous sentez pas sûr de vos dégagés, faites traîner l'affaire pendant quelques jours, le temps de vous faire admettre dans la police.

Au jour fixé, rendez vous sur le pré, accompagné de deux sergents de ville en bourgeois comme témoins.

Au lieu de prendre l'épée qu'on vous tend, empoignez votre adversaire sur son collet, et faites-le fourrer en prison au nom de la loi qui condamne le duel.

S'il résiste, brûlez-lui la cervelle sous prétexte de rébellion envers l'autorité.

Et si là dessus l'honneur n'est pas satisfait, je veux bien aller le dire à Rome.

à continuer.

Au pays de la bohème : — J'ai mis mon soulier dans la cheminée, hier soir.

— Allons donc ! — Parole d'honneur. On ne sait pas ce qui peut arriver.

— Et alors ? — Je l'ai retiré ce matin.

— Et qu'est-ce que tu y as trouvé ? — Un trou.

Candeur et bonne intention. Un décoré de la dernière promotion écrivait dernièrement au ministre qui lui avait fait obtenir le ruban une lettre pleine d'une reconnaissante effusion.

La lettre se terminait par cette phrase bien sentie :

" Maintenant que j'ai la croix, monsieur le ministre, croyez que je vais tout faire pour la mériter. "

Toujours les enfants terribles. Grand dîner. Loulou est à table.

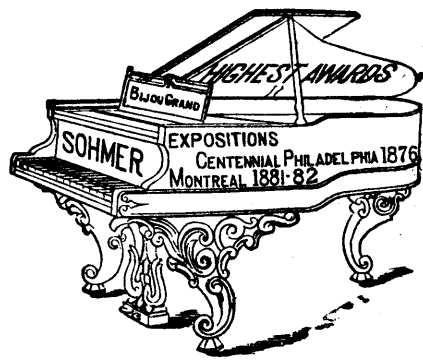
Parmi les invités, un ami de la maison, personnage bien connu pour ses opinions flottantes.

Au dessert, Loulou l'interpelle à haute voix :

— Dis, monsieur, dimanche tu auras tes bosses et ton grand chapeau à pointe, pas vrai ?

— Quel chapeau, quelles bosses voulez-vous dire, mon petit ami ?

— Tu sais bien, puisqu'on a dit, avant dîner, que tu es polichinelle !



SOHMER

Adoptés aux conservatoires de New-York, Boston, Philadelphie, New York College of Music, Fifth Avenue Theatre, Convent de Villa Maria, Montréal, Convent du Sacré Cœur à Mahatanville, Convent de Villa de Sales, Long Island, et dans toutes les principales Institutions d'Amérique. Les Couvents de Maria qui a 8 pianos Sohmer depuis plus de six ans dit que ces pianos sont parfaits sous tous les rapports et ne peuvent pas être surpassés.

— SEULS AGENTS —

LAVIGNE et LAJOIE

1657, RUE NOTRE-DAME, Montréal.

**LE VIOLON**

Paraît tous les samedis.

L'abonnement est de 50 cents par année, inva-  
riablement payable d'avance. Nous le vendons  
aux agents huit cents la douzaine.  
Toutes communications doivent être adressées  
comme suit :

LE VIOLON,  
45, Place Jacques-Cartier,  
MONTRÉAL.

H. BERTHELOT, RÉDACTEUR.

MONTRÉAL, 29 JANVIER 1887



A NOS LECTEURS.

En présence des événements qui se passent à Ottawa, le VIOLON doit aujourd'hui donner quelques mots d'explication à ses lecteurs.

Depuis la fondation de notre journal nous avons toujours loué la politique générale de Sir John A. MacDonald, avec les restrictions que nous imposaient nos devoirs de patriote. Le vieux chef a eu de notre part le *fair play* qu'il avait le droit d'attendre d'un journal sérieux, dévoué aux intérêts canadiens-français.

La tolérance a ses bornes. Après la résignation du Secrétaire d'Etat, nous ne nous sommes aucunement dissimulé les graves conséquences qu'elle entraînerait pour nos compatriotes dans le parlement fédéral. Après mûre réflexion, nous en sommes arrivé à la conclusion que nous devons retirer à Sir John l'appui que nous lui avons accordé jusqu'à la semaine dernière. Nous saluons avec joie l'aurore du parti indépendant qui s'appellera le centre droit dans la chambre des communes. C'est avec un sentiment de bonheur que nous ne déguisons pas que nous voyons effectuer ce grand changement dans notre politique. *Tempora mutantur, mutatur in illis.* Notre plume est toujours là pour défendre les ministères et, au besoin, pour les combattre. Le VIOLON jouera toujours des airs gais comme par le passé, seulement à partir d'aujourd'hui il changera ses cordes. Si les péripéties de la politique nous obligent de les changer encore une fois, nous ferons ce changement sans nous occuper du qu'en dira-t-on. Après tout, le VIOLON est un journal sérieux et il est le seul juge des opinions qu'il doit soutenir ou combattre.

**CORRESPONDANCE DE QUEBEC**

**RESIGNATION DU CABINET ROSS**

**Ce que dit Ladébauche sur la situation**

Mon cher VIOLON.  
Québec 23 janvier.  
Lorsqu'il y a une casse à Ottawa ou à Québec, vite, je prends mon sac de tapis et je pars pour l'endroit où il y a du train, exprès pour raconter la vérité à tes lecteurs. Au commencement de la semaine dernière j'avais appris que M. Ross filait un mauvais coton et qu'il pouvait claquer d'un jour à l'autre. J'ai fait de suite le voyage de Québec et je me suis fait débarquer à Spencer Wood afin de jaser un peu avec M. Masson.

M. Masson ne semblait pas être dans son assiette. Il se promenait dans son bureau en se pressant les tempes avec les mains comme s'il avait des mauvaises idées qui lui turlupinaient le cerveau.

Après qu'il m'eut souhaité le bonjour, il se laissa tomber dans un fauteuil avec un geste de découragement.

—En bien, lui dis je, il paraît que ça ne va pas comme vous voulez? Auriez-vous par hasard reçu un nouveau "round robin" de M. Mercier?

—C'est pire que ça, mon cher Ladébauche, c'est Ross, mon foreman, qui vient de tomber malade juste au moment où l'on est pour commencer l'ouvrage. Les dernières nouvelles que j'ai reçues de lui sont peu rassurantes. Tu arrives justement à point. Tu vas me faire le plaisir de te rendre chez lui pour savoir s'il y a du changement.

—C'est parfait, M. Masson. J'y cours de suite.

En moins de temps qu'il me faut pour l'écrire, j'avais pris mon capot et je me rendais en toute hâte chez M. Ross.

On me fit entrer dans la chambre à coucher du malade qui était en train de recevoir la visite de son médecin.

M. Ross était très faible et parlait avec beaucoup de difficulté.

En le voyant je me suis dit que son biscuit était fait.

Le docteur hochait la tête d'un air inquiet. Il m'apprit que son patient n'en avait pas pour longtemps. Depuis le 14 octobre dernier il souffrait horriblement d'une inflammation dans la région de la corde ombilicale, compliquée de pleurs et no money.

M. Ross me reconnut et me fit signe de m'asseoir à son chevet.

—Ladébauche, me dit-il d'une voix alanguie par la souffrance, je sens que je m'en vas. Mes amis depuis trois mois m'avaient toujours fait espérer que je prendrais du mieux, mais ma maladie a pris une tournure très dangereuse. Je suis obligé de donner ma résignation au bourgeois. Avant que sois trop bas, Ladébauche, je voudrais voir M. Masson. J'ai quelque chose à lui dire en particulier.

—Je suis tout à votre service M. Ross. Je pars et dans quelques minutes je serai ici avec le bourgeois. Je pris mon casque et mes mitaines et je sortis.

Après une absence d'une vingtaine de minutes je rentrai chez M. Ross en compagnie du bourgeois.

M. Masson s'assit près du lit du malade. Celui-ci s'étant soulevé un peu sur ses oreillers, parla au bourgeois en ces termes :

—Vous allez vous trouver peut être bien embarrassé si je lâche votre service. Je suis obligé pour des causes de santé de vous donner ma résignation. Mais comme je veux que votre chantier fasse de bonnes affaires je vous recommanderai Taillon pour engager les hommes qui doivent remplacer ma "gang."

—Mais, mon cher Ross, Mercier m'offre ses services depuis trois mois. Il dit qu'il est capable de prendre charge de la "concerne" et de la "runner" avec succès.

—Erreur, mon cher monsieur, Mercier ne fera pas l'affaire. C'est Taillon qui est mon homme. Si Mercier prend ma place il va mettre à la porte tous mes amis qui se trouveront sans ouvrage pendant tout l'hiver. Si vous prenez Taillon, les bons resteront avec vous et vous n'aurez pas affaire à des novices.

—C'est bon, c'est bon! si ça peut vous faire du bien j'appellerai Taillon.

—J'ai encore une faveur à vous demander. J'ai toujours été un homme modeste dans mes goûts. Je ne tiens pas à avoir un service de première classe. Vous ne ferez pas sonner de cloches, car je n'aime pas à voir le monde tirer sur les cordes. Enterrez-moi de la manière la plus simple possible.

—Il sera fait selon votre désir, vous avez ma parole.

—Alors je puis mourir en paix.

Disant ces mots le pauvre homme passa. Au moment où je termine cette lettre Taillon m'apprend qu'il ne peut pas former

une concerne durable. M. Masson fait appeler M. Mercier pour le nommer foreman. Je te donnerai d'autres détails sur l'affaire dans ma prochaine correspondance.

Tout à toi,  
LADÉBAUCHE.

**BIOGRAPHIES-ECLAIRS**

**Ce que l'on dira de nos contemporains au XXIème siècle.**

(Suite.)

**LAVIGNE**

débuta comme meublier à Montréal vers le milieu du XIXème siècle. Comme il avait beaucoup de goût pour la musique, il fonda à Montréal une fanfare qui obtint beaucoup de célébrité sous le nom de Bande de la Cité. Ce corps de musiciens, qui était composé des meilleurs artistes du temps, remporta les premiers prix dans tous les concours. Lavigne introduisit en Canada le piano Sohmer et contribua puissamment au développement de son art dans la province de Québec. Il composa la musique de plusieurs romances sentimentales qui furent chantées dans tous les salons de Montréal et de Québec.

Pendant les loisirs que lui laissaient ses travaux artistiques, il exerça pendant longtemps au Marché St-Laurent le métier de boucher. Un morceau de viande qui sortait de l'étal de Lavigne était toujours considéré comme de première qualité. Il fut aussi un des fondateurs de l'Union des Abattoirs de Montréal. Sur ses vieux jours, il se consacra exclusivement à la fabrication des rideaux rustiques.

Nous avons oublié de dire que M. Lavigne s'était associé avec M. Lajoie pour exploiter une source de calembours à jets continus. Plusieurs de leurs bons mots sont passés à la postérité.

**TRUDEL**

débuta comme médecin et professeur au Collège Victoria à Montréal. Lorsqu'un décret de Rome institua dans la métropole du Canada une succursale de l'Université Laval, Trudel, qui avait abandonné l'étude de la médecine pour devenir avocat, fonda l'*Etendard*, un journal dévoué aux intérêts des Castors.

Les Castors formaient une secte de politiques d'un ascétisme religieux des plus absolus. Ils avaient voulu fonder une nouvelle religion dans la province, parce que l'évêque avait condamné leurs doctrines anticatholiques.

Ils donnèrent à M. Trudel le titre de Grand Vicaire.

Anathématisé par Rome, l'*Etendard* dut cesser sa publication en 1888.

M. Trudel, qui possédait une voix de ténor des plus sympathiques, devint la coquette de tous les dilettanti de Montréal. Ses plus grands succès sur la scène furent dans la *Dame Blanche*, où il joua le premier rôle avec Mlle Laura de Sartigny comme prima dona, et dans *Richard Cœur de Lion* qui eut six représentations successives à l'Académie de Musique.

M. Pégon tenait le rôle de Blondel. M. Trudel était surnommé le Capoul canadien.

M. Trudel a laissé à la postérité plusieurs ouvrages littéraires qui eurent un grand retentissement en 1878, entre autres un pamphlet sur les Chambres Hautes où il était établi que le sénat et le conseil législatif existaient de droit divin. En 1889 le Saint Siège condamna le pamphlet qui fut brûlé par la main du bourreau en Place d'Armes, près du portique de l'église paroissiale.

Découragé par l'action de la cour de Rome, Trudel se livra à l'agriculture et s'acquitta une fortune assez considérable par ses récoltes de carottes. Il fut nommé plus tard chef de la police riveraine à Québec. Pendant qu'il remplissait ces fonctions il rendit des services signalés à M. Mercier, premier ministre de la province de Québec

lorsque ce dernier était dangereusement em-  
bêté. Il mourut sénateur et en odeur de sainteté vers l'année 1899.

**MARTEL**

violiniste distingué. Reçut son éducation au collège de l'Assomption et perfectionna ses études musicales au Conservatoire de Paris sous la direction des meilleurs maîtres. Après avoir donné à Montréal une série de concerts qui consacrèrent sa réputation comme artiste de premier ordre il se lança dans la politique. Il fut élu vers 1878 représentant du comté de Chambly au parlement local.

Défait en 1886 par M. Préfontaine, il se retira dans son village natal pour pratiquer la médecine.

**SENECAL**

fut un des plus célèbres financiers de la province de Québec. Il commença la vie comme capitaine de steambot sur la rivière Richelieu. Pour des raisons de santé il abandonna la navigation pour ouvrir une grande imprimerie sur la rue St-Gabriel sous la raison sociale de Sénécal & Fils. On imprima dans ses ateliers le *Journal d'Education*, la *Semaine Religieuse*, le *Monde*, la *Minerve* et la *Presse*. Après avoir exploité l'imprimerie il se lança dans le commerce, d'abord dans les ornements d'église ensuite dans les vins. Il s'était associé M. Cadieux dans ce dernier négoce qu'il conduisait sous la raison sociale de Sénécal & Cadieux. Vers 1879 il se retira du commerce des vins et spécula sur les chemins de fer.

En 1887, il se présenta comme candidat pour représenter le quartier Est dans le Conseil de Ville et battit l'échevin Grenier par une majorité de 1927 voix, grâce à l'influence des membres de l'Union Catholique. Il fut président de la compagnie du chemin de fer du Nord et de la compagnie de navigation de Richelieu et d'Ontario. Il mourut sénateur en 1902.

**CHAMPAGNE**

né à Lanoraie vers 1846, mena une vie très aventureuse. Il fit ses études au collège de Joliette et débuta comme frère de St-Viateur. Après avoir jeté son froc aux orties, il se rendit au Nord-Ouest et prit part à la première rébellion de Riel. Il défendit vaillamment le Fort Garry. Ecrasé par le nombre des soldats du général Wolseley, il fut fait prisonnier et relâché sur parole. Il retourna au Canada et entra au barreau. Il pratiqua pendant quelques années à Ste Scholastique dans le district de Terrebonne. Conservateur à tous crins il paya de sa personne dans les grandes luttes que son parti eut à soutenir après la résignation du cabinet MacDonald en 1873. Victime de l'ingratitude de ses amis politiques il dut s'exiler aux Etats-Unis où il changea son nom en celui de Beaugrand. Il fonda dans la république voisine une dizaine de journaux qui ne vécurent pas longtemps. Il revint à Montréal vers 1879 et rentra au barreau en ouvrant un bureau en société avec M. Sarrasin. Il fut battu à Hochelaga en 1886 par M. Villeneuve et nommé plus tard conseiller législatif.

Il devint le conseiller légal du village St-Jean-Baptiste, et lorsque cette municipalité fut annexée à Montréal, il se porta candidat à la mairie en opposition à l'honorable Jean-Louis Beaudry. Il occupa le fauteuil civique pendant deux ans, et fonda l'organe libéral la *Patrie*, qui dû disparaître en 1888 pour faire place à un journal établi par l'honorable M. Mercier. L'ex-maire de Montréal, qui avait professé pendant toute sa vie des idées anti-chrétiennes, mourut au commencement du XXème siècle après une conversion sincère et muni de tous les sacrements de l'Eglise.

Nous avons oublié de dire que M. Champagne, avant d'être nommé maire, rendit des services importants à la ville de Montréal comme inspecteur des chaudières.

**THEATRE ROYAL.**

Cette semaine le célèbre artiste Edwin Arden, appuyé par Mlle Evelyn Campbell paraîtront dans le grand mélodrame à sensation de Eagle's Nest.



NOS ILLUSTRATIONS

Malgré que *Le Violon* porte la date de samedi le 29 janvier il est lancé dans la circulation le mardi soir. Notre caricaturiste est obligé de livrer ses dessins au graveur le samedi soir et les articles éditoriaux sont bâclés le lundi matin. La nouvelle politique du samedi matin est souvent contredite le lundi suivant, c'est pourquoi notre croquis perd un peu de sa fraîcheur. Nos lecteurs après cette explication nous pardonneront si les illustrations de cette semaine ont été inspirés par les rumeurs de la semaine dernière.

COUPS D'ARCHET

Une dame avec une lettre à la main entre dans le bureau de poste et demande à un gamin où elle devait la déposer.

Dans ce trou là, à droite.  
—Oui—Ah!—Je vous remercie, dit-elle après avoir laissé tomber sa missive dans l'orifice qui lui était indiqué.

—Mais j'ai oublié de vous dire, fit le gamin au moment où elle sortait que vous avez oublié d'y mettre un timbre.

—Oh! Oui. Je ferai changer un bill d'une piastre et je jeterai trois cents dans une des boîtes aux coins des rues.

\*\*

Entendu près de l'Hôtel-de-Ville.

—Papa, lorsqu'un homme veut corrompre un échevin, est ce qu'il va lui offrir une certaine somme?

—Ça dépend, Baptiste.

—Ça dépend de quoi?

—Ça dépend de savoir si l'échevin n'est pas venu le voir le premier pour fixer son prix.

\*\*

Un savant chinois portant le simple nom de Azurizawa Ryochi Nichorne Sanjukanboz Kiobash Kû, a découvert le secret des couleurs naturelles en photographie. Il faut espérer qu'à l'instar de Daguerre il ne donnera pas son nom au nouveau procédé.

Imaginez-vous une demoiselle entrant dans un atelier et demandant à un demi-douzaine d'Azurizawaryochinichornesanjukantozkiobashkuotypes.

\*\*

Dans la série de questions posées par les agents d'assurance sur la vie, questions que nous avons publiées il y a quelques semaines, nous en avons oublié une des plus importantes. Ces jours derniers un agent a répondu à l'interrogation : combien pesez-vous?

Trois ou quatre jours plus tard l'agent est revenu trouver son client et lui a dit :

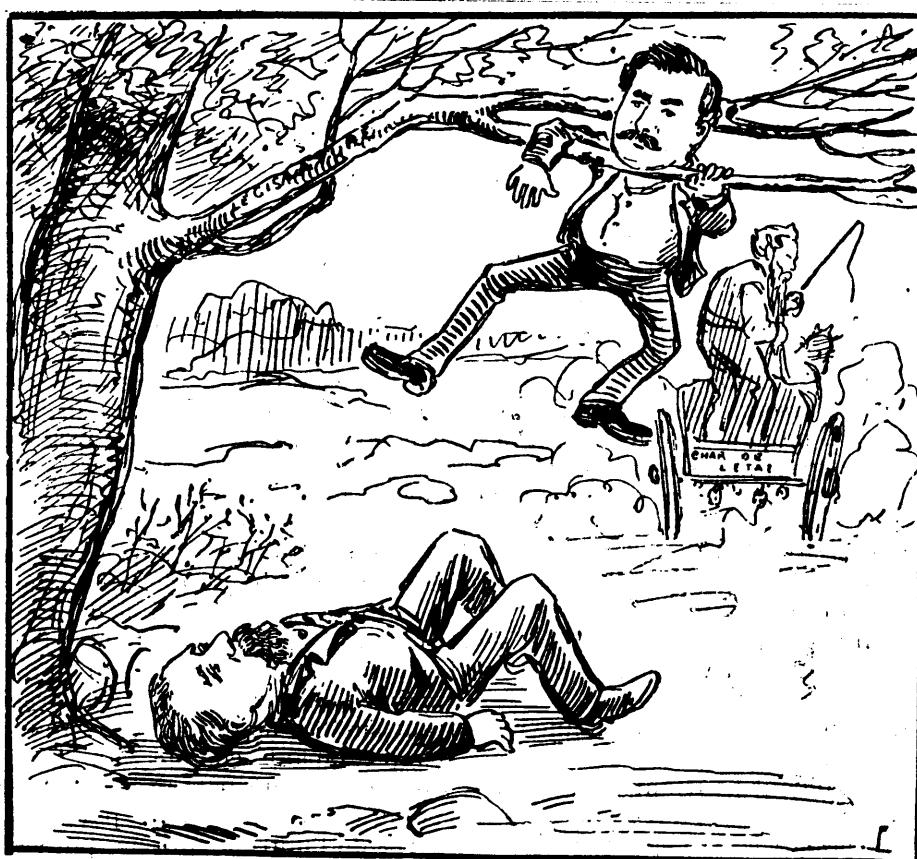
—J'en suis bien chagrin, mon cher monsieur, je ne puis pas vous assurer. Vous pesez cinq livres de moins que le poids réglementaire.

\*\*

Une femme du faubourg Québec faisait, la semaine dernière, une tournée dans les magasins de nouveautés de la rue Notre-Dame. S'adressant aux commis, elle disait : Avez vous des blagues d'hommes à vendre? On dit qu'elle est entrée dans une trentaine de magasins avant d'arriver chez le marchand de tabac qui lui a vendu l'objet qu'elle cherchait.

\*\*

Parmi les expériences d'hypnotisme faites par le professeur Reynolds pendant son séjour à Montréal une des plus comiques a été celle dont un marchand de vins de la rue St Laurent a été le sujet. Le magnétiseur a fait croire à ce dernier qu'il était membre de la congrégation des Shakers des Etats-Unis. Alors le marchand s'est livré à des danses, des contorsions et des gesticulations les plus abracadabrantes. Jamais on n'a vu un homme aussi bien pénétré du rôle qu'on lui faisait jouer à son insu.



A QUÉBEC

ROSS.—J'ai les reins cassés. Je ne me relèverai jamais de cette chute.  
MERCIER.—Je ne me trouve pas bien. Me voilà pris entre les deux branches de la législature. Je réussirai peut être à rattraper Taillon qui se sauve avec mon cheval.

L'AMOUREUX DE SARAH.

Sarah Bernhardt est en ce moment à la Havane, en attendant qu'elle nous arrive aux Etats-Unis. Mais son voyage de Buenos-Ayres à Valparaiso, puis à Lima et à la Havane, n'a pas été sans péripéties, s'il faut en croire le *Mercurio*, de Valparaiso. Notre confrère chilien raconte, en effet, l'anecdote suivante :

« Le talent de Sarah Bernhardt, ses charmes d'artiste et de femme lui ont conquis à bord du *Cotopaxi*, au cours du voyage entre Montevideo et Valparaiso, la sympathie et l'admiration des passagers et des employés.

« Parmi ces derniers, il s'en trouva un, Anglais de naissance, qui conçut subitement une passion violente pour l'éminente artiste, au point d'attirer la curiosité de tout le monde par ses attentions multipliées et inquiètes en même temps que par son désir non dissimulé de plaire à Sarah.

« Dans ses entretiens avec ses voisins, il disait qu'il était bien malheureux de n'être pas auteur et que l'instant le plus fortuné de sa vie serait celui où de concert avec Sarah, il pourrait acquérir la palme théâtrale en jouant avec elle les grands drames de Scribe, de Sardou et de Dumas.

Un peu avant d'arriver à Valparaiso, et plus épris que jamais, il affirma, dans un cercle d'intimes, qu'en dépit de toute son ignorance artistique, il était décidé à jouer avec Sarah dans la plus célèbre de toutes les pièces où elle se montre.

« Les amis et camarades du brave marin se moquèrent de lui, tout en déplorant qu'une passion si malheureuse troublât sa volonté et sa raison. Ils cherchèrent à le détourner de son projet, mais il insista avec tant de force qu'on en arriva, suivant la mode anglaise, à faire des paris entre passagers, les uns convaincus que le marin tiendrait bon, les autres persuadés du contraire.

« Le *Cotopaxi* aborda à Valparaiso.

« Le dimanche suivant, à la seconde représentation de *Fedora*, au théâtre de Santiago, tous les parieurs étant à leur poste, on vit tout à coup le marin du *Cotopaxi* apparaître en scène. Il jouait le rôle du prince Vladimir. En réalité, il figurait comme cadavre dans le premier acte. Comment le fils de Neptune s'est-il arrangé pour jouer ce rôle muet et purement de décoration, comment s'est-il fait reconnaître des parieurs? On assure que c'est Sarah qui, touché de son amour discret, a consenti à l'engager dans sa troupe et à lui faciliter ainsi le gain de son pari.

« Les choses en sont là. Peut être le prochain paquebot nous apportera-t-il la nouvelle des fiançailles de Sarah Bernhardt avec l'ancien marin du *Cotopaxi*, son nouveau camarade de scène. »

LA MAISON DES FÈVES.

Un bon point pour Fred. Truteau qui viens de doter Montréal d'une institution nouvelle, la Maison des Fèves. Cette Maison des Fèves vaudra au restaurant de Truteau un regain de popularité. Là on y mangera des fèves importées de Boston et apprêtées par un cuisinier expert pour la somme de 10 Cts, pain, beurre, etc., compris. N'oubliez pas de faire visite à la Maison des Fèves, 95 et 97 rue Vitré, près de la rue St-Laurent.

La comédie de la tempérance.

On sait que dans plusieurs villes des Etats Unis, notamment de la Georgie, du Kansas et de l'Iowa, la vente et l'usage des boissons fermentées sont absolument prohibés par des lois tout à fait locales, et cependant on voit tout autant d'ivrognes dans ces villes sinon plus que dans les autres.

C'est que dans les unes, comme à Atlanta (Georgie), on fait d'énormes provisions de whiskey, avant de voter la loi, sous prétexte de s'en servir en cas d'accident pour prévenir des blessures, et qu'on s'empresse d'abolir la loi aussitôt que la provision est épuisée. Dans d'autres villes, on introduit le whiskey en contrebande, en le faisant passer pour de l'huile ou de la mélasse; un intelligent industriel a même récemment inondé une ville de tempérance de whiskey enfermé dans des œufs artificiels, et son stratagème a eu un tel succès qu'il ne pouvait pas fournir assez d'œufs aux prohibitionnistes de la localité.

Au Kansas, les choses se font autrement. Là ce sont les pharmaciens qui sont les véritables cabaretiers et, pour se procurer du whiskey ou de la bière, il suffit de se fabriquer soi-même une ordonnance. Toutefois ce n'est pas aussi facile qu'on pourrait le croire, car il faut que cette ordonnance soit rédigé suivant une certaine formule. Ainsi, ces jours derniers, un acteur qui se trouvait de passage dans une ville de tempérance du Kansas, avec quelques amis, ayant voulu faire une petite provision de bière et de whiskey, a rédigé ainsi son ordonnance : « Un quart de whiskey, pour dyspepsie, et une douzaine de bouteilles de bière pour la même maladie. » Le pharmacien, après avoir jeté un coup d'œil sur l'ordonnance, n'a pas voulu servir l'acteur. C'est évidemment un étranger, s'est dit le brave apothicaire, et il ne faut pas qu'un étranger puisse croire qu'on trouve ici des boissons enivrantes.

L'acteur allait se retirer désespéré, lorsque cependant le pharmacien, se ravisant et préférant après tout écouler sa marchandise que de passer pour un prohibitionniste, l'a rappelé en lui disant : « Ce n'est pas la formule, mon ami; mais, si vous voulez écrire sous ma dictée, je vous donnerai tout ce que vous voudrez. Vous vous appelez John Smith, n'est-ce pas? Eh bien, écrivez. » Puis, tendant un petit paquet de papier à l'acteur, le pharmacien s'est mis à dicter : « John Smith, une demi pinte de whiskey pour dyspepsie; John Smith, un quart de bière, pour indigestion; John Smith, une pinte de whiskey, pour maladie de cœur » et ainsi de suite; toutes les maladies y ont passé depuis le cancer et l'apoplexie jusqu'au délirium tremens et le choléra. Quelques instants après l'acteur se retirait avec un panier plein de flacons et le soir même tout le monde était ivre dans l'hôtel où il était descendu.

PHOTOGRAPHIE RAPIDE.

La pose est instantanée dans l'atelier photographique de Henri Larin. Il n'a qu'à évoquer son objectif sur un groupe de grandes personnes ou sur un enfant des plus agités pour obtenir un excellent négatif. Les portraits, d'après le nouveau procédé de M. Larin est en voie d'acquérir une grande popularité. Prix très-modérés et satisfaction garantie.

H. LARIN, 18 rue St-Laurent.

LE CARNAVAL

Tout indique que nous allons avoir le plus beau carnaval qui se soit jamais vu. Aussi chacun se prépare, et surtout nos hôtels de renom, tel que celui de M. Théotime Lanctôt, coin des rues Ste-Catherine et Sanguinet, qui a fait de grandes réparations à son établissement, et c'est là que vous trouverez les liqueurs les plus pures de Montréal, Vins des crus en renom, Cigares des meilleures marques. Cabinets particuliers. Hutres en écailles reçues par express tous les jours. Soupe aux huitres et le fameux cigare "Théo" à 5 cts. Allez goûter ses Tom and Jerry.

Salle éclairée à la lumière électrique à la disposition des clients.

Le labyrinthe de la Place d'Armes offrira aux visiteurs des méandres inextricables. Toute personne qui ne voudra pas s'égarer dans ce dédale de glace fera bien d'en étudier le plan. Ce plan pendant le Carnaval sera exposé et expliqué chez Jos. Gauthier et Cie, à l'enseigne du Tonneau Rouge, 88 rue St Laurent, où l'on sert la meilleure bière de Montréal dans des verres gigantesques, ainsi que des vins canadiens et importés.

Le verglas que nous avons eu cette semaine a causé de nombreuses chutes dans les différentes parties de la ville. Les chutes les plus comiques ont été celles des marchands de tabac et de cigares, en apprenant les nouveaux prix du vrai Brazeau, qui les fait tous culbuter. Voyez plutôt : Crème de la Crème, 5c., El padre, 5c., Cable, 3c., Noisy Boys, 3c., Progress, 3c., Hero, 4c., Stonewall, 4c., Picador [importé] 7c., Newton, 7c., Clarif. R. V., 7c., Syndicat, 2 pour 5c., No. 10. 3 pour 5c., T. and B. Plug [à fumer] 18c.

Le vrai Brazeau est toujours au No. 47 rue St. Laurent.

DINERS A 25 CTS.

M. F. Latour, le nouveau propriétaire du restaurant de la Princesse Louise servira à l'avenir à ses clients un magnifique lunch pour 25 Cts. Le menu, préparé par un chef d'une grande habileté, comprendra les viandes, gibiers, poissons, légumes, entrées, fruits, desserts, etc., tels qu'on est en droit d'exiger d'un hôtelier qui charge 50 Cts pour le dîner. Plétez le seul repas de ce populaire restaurant et vous serez sûr d'y retourner. Le restaurant de la Princesse Louise est aux Nos. 1634 et 1636 rue Notre-Dame, coin de la rue St Jean-Baptiste.

La Bibliothèque à Cinq Cents voit chaque jour son succès s'affermir. D'où lui vient cette faveur particulière du public? Il suffit de parcourir au hasard un des numéros hebdomadaires de cette intéressante publication, et l'on se rendra immédiatement compte du choix éclairé, de l'attention scrupuleuse qui président à sa composition.

Les sujets les plus variés dans le Roman, la Littérature, l'Histoire, les Voyages, les Scènes du Désert ou de la Vie Indienne, y sont tour à tour développés avec l'attrait puissant des poignantes émotions que font naître les grands spectacles de la nature, et l'analyse des sentiments les plus tendres et les plus délicats du cœur humain.

A ces divers titres, La Bibliothèque à Cinq Cents a sa place marquée d'avance à tous les foyers, où elle fera les délices du vieillard aussi bien que celles de la jeune fille.

Prix d'abonnement : un an, \$2.50; six mois, \$1.25. S'adresser à Poirier, Bassette & Cie, 1540 Rue Notre-Dame, Montréal.

UNE INNOVATION



Bonne nouvelle pour les gourmets. Le père Cizol vient d'introduire dans son restaurant les véritables Chinois de la Mère Moreau, pruneaux, pêches, cerises à l'eau-de-vie, le Punch Cizol. Rien de mieux pour arroser ses pieds de cochon.

Jno P. CIZOL, 72 rue St. Laurent.

AUX PATINEURS

GRANDE OUVERTURE DU

PALAIS DE LA PUISSANCE

957—RUE STE-CATHERINE—957

(Entre les rues St-Dominique et St-Constant,

SAMEDI, LE 4 COURANT

Musique par les Membres de la Musique de la Cit

ADMISSION, 10 CTS.

LE GUEUX

Il avait connu des jours meilleurs, malgré sa misère et son infirmité.

A l'âge de quinze ans, il avait eu les deux jambes écrasées par une voiture sur la grand'route de Varville. Depuis ce temps-là, il mendiait en se traînant le long des chemins, à travers les cours des fermes, balancé sur ses béquilles qui lui avaient fait remonter les épaules à la hauteur des oreilles. Sa tête semblait enfoncée entre deux montagnes.

Enfant trouvé dans un fossé par le curé des Bilettes, la veille du jour des Morts, et baptisé pour cette raison, Nicolas Toussaint, élevé par charité, demeuré étranger à toute instruction, estropié après avoir bu quelques verres d'eau-de-vie offerts par le boulanger du village, histoire de rire, et, depuis lors vagabond, il ne savait rien faire autre chose que tendre la main.

Autrefois la baronne d'Avary lui abandonnait pour dormir, une espèce de niche pleine de paille, à côté du poulailler, dans la ferme attenante au château ; et il était sûr, aux jours de grande famine, de trouver toujours un morceau de pain et un verre de cidre à la cuisine. Souvent il recevait encore la quelques sols jetés par la vieille dame du haut de son perron ou des fenêtres de sa chambre. Maintenant elle était morte.

Dans les villages, on ne lui donnait guère : on le connaissait trop ; on était fatigué de lui depuis quarante ans qu'on le voyait promener de mesure en mesure son corps loqueteux et difforme sur ses deux pattes de bois. Il ne voulait point s'en aller cependant, parce qu'il ne connaissait pas autre chose sur la terre que ce coin de pays, ces trois ou quatre hameaux où il avait traînée sa vie misérable. Il avait mis des frontières à sa mendicité et il n'aurait jamais passé les limites qu'il était accoutumée de ne point franchir.

Il ignorait si le monde s'étendait encore loin derrière les arbres qui avaient toujours borné sa vue. Il ne se le demandait pas. Et quand les paysans, las de le rencontrer toujours au bord de leurs champs ou le long de leurs fossés, lui criaient :

— Pourquoi qu'tu n'vas pas dans les autres villages, au lieu d'béquiller toujours pas ci ?

Il ne répondait pas et s'éloignait, saisi d'une peur vague de l'inconnu d'une peur de pauvre qui redoute confusément mille choses, les visages nouveaux, les injures, les regards soupçonneux des gens qui ne le connaissent pas, et les gendarmes qui vont deux par deux sur les routes et qui le font plonger, par instinct, dans les buissons ou derrière les tas de cailloux.

Quand il les apercevait au loin, reluisants sous le soleil, il trouvait soudain une agilité singulière, une agilité de monstres pour gagner quelque cachette. Il dégringolait de ses béquilles, se laissait tomber à la façon d'une loque, et il se roulait en boule, devenant tout petit, invisible, rasé comme un lièvre au gîte, confondant ses haillons bruns avec la terre.

Il n'avait pourtant jamais eu d'affaires avec eux. Mais il portait cela dans le sang, comme s'il eût reçu cette crainte et cette ruse de ses parents, qu'il n'avait point connus.

Il n'avait pas de refuge, pas de toit, pas de hutte, pas d'abri. Il dormait partout, en été, et l'hiver il se glissait sous les granges ou dans les étables avec une adresse remarquable. Il déguerpissait toujours avant qu'on se fût aperçu de sa présence. Il connaissait les trous pour pénétrer dans les bâtiments ; et le maniement des béquilles ayant rendu ses bras d'une vigueur surprenante, il grimpait à la seule force des poignets jusque dans les greniers à fourrages où il demeu-

rait parfois quatre ou cinq jours sans bouger, quand il avait recueilli dans sa tournée des provisions suffisantes.

Il vivait comme les bêtes des bois, au milieu des hommes, sans connaître personne, sans aimer personne, n'excitant chez les paysans qu'une sorte de mépris indifférent et d'hostilité résignée. On l'avait surnommé "Cloche", parce qu'il se balançait, entre ses deux piquets de bois ainsi qu'une cloche entre ses portants.

Depuis deux jours, il n'avait point mangé. Personne ne lui donnait plus rien. On ne voulait plus de lui à la fin. Les paysannes, sur leurs portes, lui criaient de loin en le voyant venir :

— Veux-tu bien t'en aller, manant ! V'là pas trois jours que j'tai donné un morceau d'pain !

Et il pivotait sur ses tuteurs et s'en allait à la maison voisine, où on le recevait de la même façon.

Les femmes déclaraient, d'une porte à l'autre :

— On n'peut pourtant pas nourrir ce fainéant toute l'année.

Cependant le fainéant avait besoin de manger tous les jours.

Il avait parcouru Saint-Hilaire, Varville et les Bilettes, sans récolter un centime ou une vieille croûte. Il ne lui restait d'espoir qu'à Tournolles ; mais il lui fallait faire deux lieues sur la grand'route, et il se sentait las à ne plus se trainer, ayant le ventre aussi vide que sa poche.

Il se mit en marche pourtant.

C'était en décembre, un vent froid courait sur les champs, sifflait dans les branches nues ; et les nuages galo-paient à travers le ciel bas et sombre, se hâtant on ne sait où. L'estropié allait lentement, déplaçant ses supports l'un après l'autre d'un effort pénible, en se calant sur la jambe tordue qui lui restait, terminée par un pied bot et chaussé d'une loque.

De temps en temps, il s'asseyait sur le fossé et se reposait quelques minutes. La faim jetait une détresse dans son âme confuse et lourde, il n'avait qu'une idée : "manger", mais il ne savait par quel moyen.

Pendant trois heures, il peina sur le long chemin ; puis, quand il aperçut les arbres du village, il hâta ses mouvements.

Le premier paysan qu'il rencontra, et auquel il demanda l'aumône, lui répondit :

— Te r'voilà encore, vieille pratique ! Je s'rions donc jamais débarrassés de té ?

Et Cloche s'éloigna. De porte en porte on le rudoya, on le renvoya sans lui rien donner. Il continuait cependant sa tournée, patient et obstiné. Il ne recueillit pas un sou.

Alors il visita les fermes, déambulant à travers les terres molles de pluie, tellement exténué qu'il ne pouvait plus lever ses bâtons. On le chassa de partout. C'était un de ces jours froids et tristes où les cœurs se serrent, où les esprits s'irritent, où l'âme est sombre, où la main ne s'ouvre ni pour donner ni pour secourir.

Quand il eut fini la visite de toutes les maisons qu'il connaissait, il alla s'abattre au coin d'un fossé, le long de la cour de maître Chiquet. Il se décrocha, comme on disait pour exprimer comment il se laissait tomber entre ses hautes béquilles en les faisant glisser sous ses bras. Et il resta longtemps immobile, torturé par la faim, mais trop brute pour bien pénétrer son insupportable misère.

Il attendait on ne sait quoi, de cette vague attente qui demeure constamment en nous. Il attendait au coin de cette cour, sous le vent glacé, l'aide mystérieuse qu'on espère toujours du ciel ou des hommes, sansse demander comment, ni pourquoi, ni par qui elle lui pourrait arriver. Une bande de poules noires passait, cherchant sa vie dans la terre qui nourrit tous les êtres. A tout instant, elles piquaient d'un coup de bec un grain ou un insecte invisible, puis continuaient leur recherche lente et sûre.

Cloche les regardait sans penser à rien ; puis il lui vint, plutôt au vent que dans la tête, la sensation plutôt que l'idée qu'une de ces bêtes-là serait bonne à manger grillée sur un feu de bois mort.

Le soupçon qu'il allait commettre un vol ne l'effleura pas. Il prit une pierre à portée de sa main, et, comme il était adroit, il tua net, en lançant, la volaille la plus proche de lui. L'animal tomba sur le côté en remuant les ailes. Les autres s'enfuirent, balancés sur leurs pattes minces, et Cloche, escaladant de nouveau ses béquilles, se mit en marche pour aller ramasser sa chasse, avec des mouvements pareils à ceux des poules.

Comme il arrivait auprès du petit corps noir taché de rouge à la tête, il reçut une poussée terrible dans le dos qui lui fit lâcher ses bâtons et l'envoya rouler à dix pas devant lui. Et maître Chiquet, exaspéré, se précipitant sur le maraudeur, le roua de coups, tapant comme un forcené, comme tape un paysan volé, avec le poing et avec le genou par tout le corps de l'infirme, qui ne pouvait se défendre.

Les gens de la ferme arrivaient à leur tour qui se mirent avec le patron à assommer le mendiant. Puis, quand ils furent las de le battre, ils le ramassèrent et l'emportèrent, et l'enfermèrent dans le bûcher pendant qu'on allait chercher les gendarmes.

Cloche, à moitié mort, saignant et crevant de faim, demeura couché sur le sol. Le soir vint, puis la nuit, puis l'aurore. Il n'avait toujours pas mangé.

Vers midi, les gendarmes parurent et ouvrirent la porte avec précaution, s'attendant à une résistance, car maître Chiquet prétendait avoir été attaqué par le gueux et ne s'être défendu qu'à grand'peine.

Le brigadier cria :

— Allons, debout ! Mais Cloche ne pouvait plus remuer, il essaya bien de se hisser sur ses pieux, il n'y parvint point. On crut à une feinte, à une ruse, à un mauvais vouloir de malfaiteur, et les deux hommes armés, le rudoyant, l'empoignèrent et le plantèrent de force sur ses béquilles.

La peur l'avait saisi, cette peur native des baudriers jaunes, cette peur du gibier devant le chasseur, de la souris devant le chat. Et par des efforts surhumains, il réussit à rester debout.

— En route ! dit le brigadier. Il marcha. Tout le personnel de la ferme le regardait partir. Les femmes lui montraient le poing ; les hommes ricanaient, l'injuriaient : on l'avait pris enfin ! Bon débarras.

Il s'éloigna entre ses deux gardiens.

Il trouva l'énergie désespérée qu'il lui fallait pour se trainer jusqu'au soir, abruti, ne sachant seulement plus ce qui lui arrivait, trop effaré pour rien comprendre.

Les gens qu'on rencontrait s'arrêtaient pour le voir passer, et les paysans murmuraient :

— C'est quéque voleux !

On parvint, vers la nuit, au chef-lieu du canton. Il n'était jamais venu jusque-là. Il ne se figurait pas vraiment ce qui se passait, ni ce qui pou-

vait survenir. Toutes ces choses terribles, imprévues, ces figures et ces maisons nouvelles le consternaient.

Il ne prononça pas un mot n'ayant rien à dire, car il ne comprenait plus rien. Depuis tant d'années d'ailleurs qu'il ne parlait à personne, il avait à peu près perdu l'usage de sa langue ; et sa pensée aussi était trop confuse pour se formuler par des paroles.

On l'enferma dans la prison du bourg. Les gendarmes ne pensèrent pas qu'il pouvait avoir besoin de manger, et on le laissa jusqu'au lendemain.

Mais, quand on vint pour l'interroger, au petit matin, on le trouva mort, sur le sol.

Quelle surprise.

FIN

L'homme qui pince les femmes.

Il paraît que depuis quelques semaines un homme connu seulement sous la désignation assez vague du "pinceur" jetait l'effroi et la terreur parmi les femmes et les jeunes filles de la Nouvelle Orléans.

Le "pinceur", puisqu'on ne lui connaît pas d'autre nom, passait sa journée à courir les magasins les plus fréquentés de la ville, et les théâtres, principalement pendant les matinées, se glissant dans les groupes les plus compacts et pinçant à tort et à travers les femmes et les jeunes filles, et disparaissant avec une telle rapidité qu'il était presque insaisissable. Un jour, dans un des principaux magasins de la ville, une jeune femme du meilleur monde s'est sentie si cruellement pincée au mollet qu'elle s'est mordu les lèvres jusqu'au sang pour ne pas pousser un cri de douleur, et tournant la tête, elle aperçut un grand gaillard, jouant des coudes dans la foule et disparaissant rapidement d'un autre côté. Le même fait s'est renouvelé des milliers et des milliers de fois dans les magasins, les théâtres, partout où il y avait foule et où les dames étaient en majorité.

Le plus souvent les victimes de ce coquin n'osaient rien dire de peur de se tromper en l'accusant ou de provoquer une scène et du scandale. Mais peu à peu les femmes et les jeunes filles de la meilleure société de la Nouvelle Orléans se sont fait des confidences se montrant qui leurs bras, qui leurs mollets, et la plupart se sont aperçues avec horreur qu'elles étaient toute tachetées de "bleus". Plusieurs même souffraient beaucoup et étaient couvertes de véritables ecchymoses, car l'inconnu avait une façon de pincer qui laissait toujours des traces douloureuses. Chacune alors informa son mari ou son frère de l'outrage qu'elle avait subi, et ce fut une véritable explosion d'indignation dans toute la ville.

Le "pinceur" était un homme de haute taille, avec des yeux noirs et de grandes moustaches brunes, paraissant âgé de trente-cinq à quarante ans et ayant tout l'air d'un étranger. Maris et frères de ses victimes s'entendirent pour le surveiller, et il fut convenu que si on le prenait sur le fait on l'empêcherait sur la place publique. Mais ce projet s'est ébruité, les journaux en ont parlé, et le mystérieux "pinceur" a soudainement disparu. On a su depuis que c'était un jeune Anglais de très grande famille faisant un voyage d'agrément aux Etats-Unis.

J. N. LAMARCHE  
RELIEUR  
No. 17, RUE SAINTE-TERESE  
Entre les rues St-Vincent et St-Gabriel  
MONTREAL,

Reliure commerciale et de goût exécuté avec soin et promptitude, et à prix très modérés.

